

roit de ses propres mains, il étoit encore prodigieux. Mais voyons d'abord le paysan anglois.

La cause de Charles I^{er} et de son fils produisit de courageux défenseurs parmi les populations rustiques. Le fermier Pendrell, ou plutôt Pendrill, et ses quatre frères, se sont noblement placés dans l'histoire. Il existe un petit livre intitulé *Boscobel, ou abrégé de ce qui s'est passé dans la retraite mémorable de S. M. (Charles II) après la bataille de Worcester* : là se trouve consignée la fidélité des Pendrell. Charles II, parti de Worcester le 3 septembre 1651, à six heures du soir, après la perte de la bataille, arriva à quatre heures du matin à Boscobel avec le comte de Derby. « Ils frappèrent dans l'obscurité, dit la relation, à la porte d'un certain Pendrell, paysan catholique et concierge de la ferme appelée White-Ladies (les Dames blanches), laquelle avoit été une abbaye de filles bernardines ou de l'ordre de Cîteaux, éloignée d'un jet de pierre dans le bois. »

Le paysan reçut son jeune roi au péril de sa vie. « Aussitôt, continue la relation, on coupa les cheveux du roi ; on lui noircit les mains ; on mit ses habits dans la terre ; il en prit un de paysan en échange. On mena le roi dans le bois ; il se trouva seul dans un lieu inconnu, une serpe à la main. Ce jour-là Charles ne vit personne, parce que le temps fut humide, si ce n'est la belle-sœur de Pendrell, qui lui porta quelque chose dans le taillis pour se couvrir et aussi pour manger. Quand le roi ne pouvoit sortir de la ferme, à cause de quelque danger, on l'enfermoit dans une cache qui servoit aux prêtres catholiques pour y dire en secret leur messe. Cette cache se trouvoit dans une espèce de mesure qui portoit le nom d'Hobbal et qu'habitoit Richard Pendrill, un des quatre frères de Guillaume. »

Charles II voulut se rendre à Londres ; Richard Pendrell lui servit de guide ; ils furent obligés de revenir, tous les passages étant gardés. « Le gravier qui étoit entré dans les souliers du roi avoit ensanglanté ses pieds, et la nuit étoit si noire qu'à deux pas de Richard il ne pouvoit l'apercevoir : il le suivoit, conduit par le bruit de son haut-de-chausse qui étoit de cuir. Ils furent de retour à Boscobel avant le jour. Richard, ayant caché le roi dans les broussailles, alla voir s'il n'y auroit pas quelques soldats dans sa maison : il n'y trouva qu'un seul homme, le colonel Careless. »

Ici je change d'historien : un homme fut mon ami et l'ami de M. Fontanes : je ne sais si au fond de sa tombe il me saura gré de révéler la noble et pure existence qu'il a cachée. Quelques articles qu'il ne signoit pas ont seulement paru dans diverses feuilles publiques : parmi ces articles se trouve un examen de *Boscobel*. Qu'il soit permis

à l'amitié de citer de courts fragments de cet examen ; ils feront naître des regrets chez les hommes sensibles au mérite véritable : c'est le seul vestige des pas qu'un talent solitaire et ignoré a laissé sur le rivage en traversant la vie.

« Careless, dit M. Joubert, étoit un des plus illustres chefs de l'armée du roi : il avoit combattu jusqu'à l'extrémité à la journée de Worcester. Quand il avoit vu tout perdu, il s'étoit intrépidement placé avec le comte de Clives et Jacques Hamilton à l'une des portes de la ville conquise, pour arrêter le vainqueur et pour s'opposer à la poursuite des vaincus. Il garda ce poste qu'il s'étoit lui-même assigné, jusqu'à ce qu'il put croire que le temps avoit permis à son maître de s'éloigner et de se mettre hors de danger. Alors seulement il se retira : il alloit chercher un asile dans ses propres foyers, ignorant ce qu'étoit devenu Charles et s'il pourroit jamais le revoir, quand le sort l'offrit à sa vue.

« Qu'on juge de leur joie à cette rencontre inespérée. C'est alors qu'ils habitèrent ce fameux chêne, qui fut depuis regardé avec tant d'admiration, et dont on disoit en le montrant au voyageur : *Ce fut là le palais du roi*. Ce chêne étoit si gros et si touffu de branches, que vingt hommes auroient pu tenir sur sa tête. Charles, accablé de fatigue, avoit besoin de repos ; il n'osoit s'y livrer sur cet arbre, et quitter cet arbre étoit risquer d'être reconnu. Suspendu comme sur un abîme et caché parmi les rameaux, un instant de sommeil l'en eût précipité. Careless étoit robuste, il se chargea de veiller. Le roi se plaça dans ses bras, s'appuya contre son sein, et soutenu par ses mains vaillantes s'endormit dans les airs.

« Quel spectacle, ouchant ! Ce prince dans la fleur et dans la force de la jeunesse, réduit par le sommeil à la foiblesse de l'enfance, plongé dans l'assoupissement avec l'abandon de cet âge, tranquillement endormi, au milieu de tant de périls, entre les bras d'un homme austère, d'un guerrier attentif et veillant sur son roi, âgé de vingt-et-un ans, avec toutes les inquiétudes d'une mère ! Ainsi les lieux, les arbres, les forêts, ont leur destin comme les hommes.

« Charles quitta bientôt Boscobel. Un jour, étant dans la salle d'une hôtellerie, comme il levoit son chapeau à la dame du logis qui passoit par ce lieu, le sommelier l'ayant attentivement regardé, le reconnut. Cet homme le prit à l'écart, le pria de descendre avec lui dans la cave, et là, tenant une coupe, la remplit de vin, et but à la prospérité du roi. Je sais ce que vous êtes, lui dit-il ensuite en mettant un genou en terre, et vous serai fidèle jusqu'à ma mort. »

Ainsi a fait revivre ces scènes oubliées l'ami que j'ai perdu : il est allé rejoindre ces hommes d'autrefois.

N'a-t-on pas cru lire un épisode de nos guerres de l'ouest pendant la révolution ? La fidélité semble être une des vertus de l'ancienne religion chrétienne : les Pendrill gardoient le culte de leurs aïeux ; ils avoient une cachette où le prêtre disoit la messe ; leur roi protestant y trouvoit un asile inviolable au pied du vieil autel catholique. Pour achever la ressemblance, la comtesse de Derby, qui défendit si vaillamment l'île de Man, et qui fut la dernière personne des trois royaumes à se soumettre à la république, étoit de la famille de La Tremoille : le prince de Talmont fut une des dernières victimes des guerres vendéennes.

PORTRAIT D'UN VENDÉEN.

Quoi qu'il en soit des bûcherons de Boscobel, près du *chêne royal* maintenant tombé, les Pendrell sont-ils des paysans vendéens ?

« Un jour ¹, en 1798, à Londres, je rencontrai chez le chargé d'affaires des princes françois une foule de vendeurs de contre-révolutions. Dans un coin de cette foule étoit un homme de trente à trente-quatre ans, qu'on ne regardoit point, et qui lui-même ne faisoit attention qu'à une gravure de la mort du général Wolf. Frappé de son air, je m'enquis de sa personne. Un de mes voisins me répondit : « Ce n'est rien ; c'est un paysan vendéen, porteur d'une lettre de ses chefs. »

« Cet homme qui n'étoit rien avoit vu mourir Cathelineau, premier général de la Vendée et paysan comme lui ; Bonchamp, en qui revivoit Bayard ; Lescure, armé d'un cilice non à l'épreuve de la balle ; d'Elbée, fusillé dans un fauteuil, ses blessures ne lui permettant pas d'embrasser la mort debout ; La Rochejaquelein, dont les patriotes ordonnèrent de *vérifier* le cadavre, afin de rassurer la Convention au milieu de ses victoires sur l'Europe. Cet homme qui n'étoit rien avoit assisté aux deux cents prises et reprises de villes, villages et redoutes, aux sept cents actions particulières et aux dix-sept batailles rangées ; il avoit combattu trois cent mille hommes de troupes réglées, six à sept cent mille réquisitionnaires et gardes nationaux ; il avoit aidé à enlever cinq cents pièces de canon et cent cinquante mille fusils ; il avoit traversé les *colonnes infernales*, compagnies d'incendiaires commandées par des conventionnels ; il s'étoit trouvé au milieu de l'océan de feu qui, à trois reprises, roula ses vagues sur les bois de la Vendée ; enfin il avoit vu périr trois cent mille Hercules de charrue, compagnons de

1. *Mes Mémoires.*

ses travaux, et se changer en un désert de cendres cent lieues carrées d'un pays fertile.

« Les deux Frances se rencontrèrent sur ce sol nivelé par elles. Tout ce qui restoit de sang et de souvenir dans la France des croisades luttait contre ce qu'il y avoit de nouveau sang et d'espérance dans la France de la révolution. Le vainqueur sentit la grandeur du vaincu : Thurot, général des républicains, déclaroit que « les Vendéens seroient placés « dans l'histoire au premier rang des peuples soldats ». Un autre général écrivoit à Merlin de Thionville : « Des troupes qui ont battu de tels « François peuvent bien se flatter de vaincre tous les autres peuples. » Les légions de Probus, dans leur chanson, en disoient autant de nos pères. Bonaparte appela les combats de la Vendée « des combats de « géants ».

« Dans la cohue du parloir, j'étois le seul à considérer avec admiration et respect le représentant de ces anciens *Jacques*, qui, tout en brisant le joug de leurs seigneurs, repousoient, sous Charles V, l'invasion étrangère : il me sembloit voir un enfant de ces communes du temps de Charles VII, lesquelles avec la petite noblesse de province reconquirent pied à pied, de sillon en sillon, le sol de la France. Il avoit l'air indifférent du sauvage ; son regard étoit grisâtre et inflexible comme une verge de fer ; sa lèvre inférieure trembloit sur ses dents serrées ; ses cheveux descendoient de sa tête en serpents engourdis, mais prêts à se dresser ; ses bras, pendant à ses côtés, donnoient une secousse nerveuse à d'énormes poignets taillés de coups de sabre ; on l'auroit pris pour un scieur de long. Sa physionomie exprimoit une nature populaire rustique, mise par la puissance des mœurs au service d'intérêts et d'idées contraires à cette nature ; la fidélité naïve du vassal, la simple foi du chrétien s'y mêloient à la rude indépendance plébéienne accoutumée à s'estimer et à se faire justice. Le sentiment de sa liberté paroissoit n'être en lui que la conscience de la force de sa main et de l'intrépidité de son cœur. Il ne parloit pas plus qu'un lion ; il se grattoit comme un lion, bâilloit comme un lion, se mettoit sur le flanc comme un lion ennuyé, et rêvoit apparemment de sang et de forêts : son intelligence étoit du genre de celle de la mort. Quels hommes dans tous les partis que les François d'alors, et quelle race aujourd'hui nous sommes ! Mais les républicains avoient leur principe en eux, au milieu d'eux, tandis que le principe des royalistes étoit hors de France. Les Vendéens députoient vers les exilés ; les géants envoient demander des chefs aux pygmées. L'agreste messager que je contemplois avoit saisi la révolution à la gorge, il avoit crié : « Entrez ; « passez derrière moi ; elle ne vous fera aucun mal, elle ne bougera

« pas; je la tiens. » Personne ne voulut passer : alors Jacques Bonhomme relâcha la révolution, et Charette brisa son épée. »

CROMWELL. BONAPARTE.

Délivrée des mains rustiques, la révolution tomba dans des mains guerrières : Bonaparte se jeta sur elle, et l'enchaîna.

J'ai déjà mesuré la taille de cet homme extraordinaire à celle de Washington; il reste à dire si Napoléon trouva son pendant en Angleterre dans le protecteur.

Cromwell eut du prêtre, du tyran et du grand homme : son génie remplaça pour son pays la liberté. Il avoit trop d'énergie pour parvenir à créer une autre puissance que la sienne; il ruina les institutions qu'il rencontra ou qu'il voulut donner, comme Michel-Ange brisoit le marbre sous son ciseau.

Transporté sur le théâtre de Napoléon, le vainqueur des Irlandois et des Écossois auroit-il été le vainqueur des Autrichiens, des Prussiens et des Russes? Cromwell n'a pas créé des institutions comme Bonaparte; il n'a pas laissé un code et une administration par qui la France et une partie de l'Europe sont encore régies. Napoléon réagit avec une force outrée; mais il avoit pour excuse la nécessité de tuer le désordre; son bras vigoureux enfonça trop avant son épée, et il perça la liberté qui se trouvoit derrière l'anarchie.

« Les peuples vaincus ont appelé Napoléon un fléau¹ : les fléaux de Dieu conservent quelque chose de l'éternité et de la grandeur du courroux dont ils émanent : *Ossa arida... dabo vobis spiritum, et vivetis*; « Ossements arides, je vous donnerai mon souffle, et vous vivrez. » Ce souffle ou cette force s'est manifestée dans Bonaparte tant qu'il a vécu. Né dans une île pour aller mourir dans une île aux limites de trois continents; jeté au milieu des mers où Camoëns sembla le prophétiser en y plaçant le génie des tempêtes, Bonaparte ne se pouvoit remuer sur son rocher que nous n'en fussions avertis par une secousse; un pas du nouvel Adamastor à l'autre pôle se faisoit sentir à celui-ci. Si Napoléon, échappé aux mains de ses geôliers, se fût retiré aux États-Unis, ses regards attachés sur l'Océan auroient suffi pour troubler les peuples de l'ancien monde. Sa seule présence sur le rivage américain de l'Atlantique eût forcé l'Europe à camper sur le rivage opposé.

« Quand Napoléon quitta la France une seconde fois, on prétendit

1. *Mes Mémoires.*

qu'il auroit dû s'ensevelir sous les ruines de sa dernière bataille. Lord Byron, dans son ode satirique contre Napoléon, disoit :

To die a prince — or live a slave,
Thy choice is most ignobly brave.

« Mourir prince ou vivre esclave, ton choix est ignoblement brave. » « C'étoit mal juger la force de l'espérance dans une âme accoutumée à la domination et brûlante d'avenir. Lord Byron crut que le dictateur des rois avoit abdiqué sa renommée avec son glaive, qu'il alloit s'éteindre oublié : lord Byron auroit dû savoir que la destinée de Napoléon étoit une muse, comme toutes les grandes destinées; cette muse sut changer un dénouement avorté dans une péripétie qui renouveloit et rajeunissoit son héros. La solitude de l'exil et de la tombe de Napoléon a répandu sur une mémoire éclatante une autre sorte de prestige. Alexandre ne mourut point sous les yeux de la Grèce, il disparut dans les lointains pompeux de Babylone : Bonaparte n'est point mort sous les yeux de la France, il s'est perdu dans les fastueux horizons des zones torrides. L'homme d'une réalité si puissante s'est évaporé à la manière d'un songe; sa vie, qui appartenoit à l'histoire, s'est exhalée dans la poésie de sa mort. Il dort à jamais, comme un ermite ou comme un paria, sous un saule, dans un étroit vallon entouré de rochers escarpés, au bout d'un sentier désert. La grandeur du silence qui le presse égale l'immensité du bruit qui l'environna. Les nations sont absentes, leur foule s'est retirée. L'oiseau des tropiques *attelé*, dit magnifiquement Buffon, *au char du soleil*, se précipite de l'astre de la lumière, et se repose seul un moment sur des cendres dont le poids a fait pencher le globe.

« Bonaparte traversa l'Océan pour se rendre à son dernier exil; il s'embarrassoit peu de ce beau ciel qui ravit Christophe Colomb, Vasco et Camoëns. Couché à la poupe du vaisseau, il ne s'apercevoit pas qu'au-dessus de sa tête étinceloient des constellations inconnues; leurs rayons rencontroient pour la première fois ses puissants regards. Que lui faisoient des astres qu'il ne vit jamais de ses bivouacs et qui n'avoient pas brillé sur son empire? Et néanmoins, aucune étoile n'a manqué à sa destinée : la moitié du firmament éclaira son berceau; l'autre étoit réservée pour illuminer sa tombe. »

LOVELACE.

MA DÉTENTION A LA PRÉFECTURE DE POLICE.
GOD SAVE THE KING.

En revenant à travers ces incidences politiques à la littérature, reprenant celle-ci au commencement de la restauration de Charles II, sous lequel nous avons vu Milton mourir, une observation se présente d'abord.

Dans le combat que se livrèrent la royauté et le peuple, le principe républicain eut Milton pour son poëte, le principe monarchique Lovelace pour son barde : tirez de là la conséquence de l'énergie relative des deux principes.

Enfermé dans Gate-House à Westminster, sur un mandat des communes, Lovelace composa une élégante et loyale chanson, longtemps redite par les *cavaliers* :

« Quand, semblable à la linotte, je suis renfermé, je chante d'une voix plus perçante la mansuétude, la douceur, la majesté et la gloire de mon roi. Quand je proclame de toute ma force combien il est bon, combien il est grand, les larges vents qui roulent la mer ne sont pas aussi libres que moi.

« Des murs de pierre ne font pas une prison, des barreaux de fer une cage ; un esprit innocent et tranquille compose de tout cela une solitude. Si je suis libre en mon amour, si dans mon âme je suis libre, les anges seuls, qui prennent leur essor dans les cieus, jouissent d'une liberté semblable à la mienne. »

Nobles et généreux sentiments ! pourtant ils n'ont point fait vivre Lovelace, tandis que l'apologiste du meurtre de Charles I^{er} s'est placé à côté d'Homère. D'abord Lovelace n'avoit pas le génie de Milton, ensuite il appartenait par sa nature à des idées mortes. La fidélité est toujours admirable ; mais les récentes générations conçoivent à peine ce dévouement à un individu, cette vertu resserrée dans les limites d'un système ou d'un attachement particulier ; elles sont peu touchées de l'honneur, soit qu'elles manquent de cet honneur même nécessaire pour le comprendre, soit qu'elles n'aient de sympathie qu'avec l'humanité prise dans le sens général, ce qui, du reste, justifie toutes les lâchetés. Montrose n'étoit point un personnage de Plutarque, comme

l'a dit le cardinal de Retz ; c'étoit un de ces hommes restés d'un siècle qui finit dans un siècle qui commence ; leurs anciennes vertus sont aussi belles que les vertus nouvelles, mais elles sont stériles : plantées dans un sol épuisé, les mœurs nationales ne les fécondent plus.

Le colonel Richard Lovelace, rempli de mille séductions, et dont peut-être Richardson emprunta le nom en souvenir de ses grâces, mourut abandonné dans l'obscurité et la misère.

Sans être jeune et beau comme le colonel Lovelace, j'ai été comme lui enfermé. Les gouvernements qui depuis 1800 jusqu'à 1830 ont dominé la France avoient usé de quelque ménagement envers le serviteur des muses : Bonaparte, que j'avois violemment attaqué dans le *Mercur*, eut envie de me tuer ; il leva l'épée, et ne frappa pas.

Une généreuse et libérale administration toute lettrée, toute composée de poëtes, d'écrivains, de rédacteurs de feuilles publiques, n'a pas fait tant de façon avec un vieux camarade.

« Ma souricière, un peu plus longue que large, étoit haute de sept à huit pieds¹. La prose et les vers de mes devanciers barbouilloient les cloisons tachées et nues. Un grabat à draps sales remplissoit les trois quarts de ma loge : une planche supportée par deux tasseaux, placée à deux pieds au-dessus du lit contre le mur, servoit d'armoire au linge, bottes et souliers des détenus. Une chaise, une table et un petit tonneau, meublés infâmes, composoient le reste de l'ameublement. Une fenêtre grillée s'ouvroit fort haut ; j'étois obligé de monter sur la table pour respirer l'air et jouir de la lumière. A travers les barreaux de ma cage à voleur, je n'apercevois qu'une cour sombre, étroite, des bâtiments noirs autour desquels trembloient des chauves-souris. J'entendois le cliquetis des clefs et des chaînes, le bruit des sergents de ville et des espions, le pas des soldats, le mouvement des armes, les cris, les rires, les chansons dévergondées des prisonniers mes voisins, les hurlements de Benoit, condamné à mort comme meurtrier de sa mère et de son obscène ami. Je distinguois ces mots de Benoit, entre les exclamations confuses de la peur et du repentir : « Ah, ma mère ! ma pauvre mère ! » Je voyois l'envers de la société, les plaies de l'humanité, les hideuses machines qui font mouvoir ce monde, si beau à regarder en face quand la toile est levée.

« Le Génie de mes grandeurs passées et de ma gloire âgée de trente ans ne m'apparut point ; mais ma muse d'autrefois, bien pauvre, bien ignorée, vint rayonnante m'embrasser par ma fenêtre : elle étoit charmée de mon gîte et tout inspirée ; elle me retrouvoit comme elle

1. Mes Mémoires.

m'avoit vu dans ma misère à Londres, lorsque les premiers songes de *René* flottoient dans ma tête. Qu'allions-nous faire, la solitaire du Pinde et moi? Une chanson à l'instar de Lovelace? Sur qui? Sur un roi? Non! La voix d'un prisonnier eût été de mauvais augure : c'est du pied des autels qu'il faut adresser des hymnes au malheur. Et puis il faudroit être un grand poëte pour être écouté en disant :

O toi, de ma piété profonde
Reçois l'hommage solennel,
Humble objet des regards du monde,
Privé du regard paternel!
Puissest-tu, né dans la souffrance,
Et de ta mère et de la France
Consoler la longue douleur¹.

« Je ne chantai donc pas la couronne tombée d'un front innocent ;
je me contentai de dire une autre couronne, blanche aussi, déposée
sur le cercueil d'une jeune fille² :

Tu dors, pauvre Élixa, si légère d'années!
Tu ne sens plus du jour le poids et la chaleur :
Vous avez achevé vos fraîches matinées,
Jeune fille et jeune fleur.

« M. le préfet de police, des procédés duquel je n'ai qu'à me louer, m'offrit un meilleur asile aussitôt qu'il eut connu le lieu de plaisance où les amis de la liberté de la presse avoient eu la bonté de me loger pour avoir usé de la liberté de la presse. La fenêtre de mon nouveau réduit s'ouvroit sur un joli jardin. La linotte de Lovelace n'y gazouilloit pas ; mais il y avoit force moineaux fringants, lestes, babillards, effrontés, querelleurs : on les trouve partout, à la campagne, à la ville, aux balustrades d'un château, à la gouttière d'une geôle ; ils se perchent tout aussi gaiement sur l'instrument de mort que sur un rosier. A qui peut s'envoler qu'importent les souffrances de la terre? »

Ma chanson ne vivra pas plus que celle de Lovelace. Les jacobites n'ont laissé à l'Angleterre que le motet du *God save the King*. L'histoire de cet air est singulière : on le croit de Lulli ; les jeunes filles des chœurs d'*Esther* charmèrent à Saint-Cyr l'oreille et l'orgueil du grand roi par les accords du *Domine, salvum fac Regem*. Les serviteurs de Jacques emportèrent la majestueuse invocation dans leur patrie ; ils l'adressoient au Dieu des armées, en allant au combat pour leur

1. V. Hugo, *Odes et Ballades*.

2. *Élixa Trisell*.

souverain banni. Les Anglois de la faction de Guillaume, frappés de la beauté du Bardit des Fidèles, s'en emparèrent. Il resta à l'usurpation et à la souveraineté du peuple, lesquelles ignorent aujourd'hui qu'elles chantent un air étranger, l'hymne des Stuarts, le cantique du droit divin et de la légitimité. Combien de temps l'Angleterre priera-t-elle encore le maître des hommes de *sauver le Roi*? Comptez les révolutions entassées dans une douzaine de notes survivantes à ces révolutions!

Le *Domine salvum* du rite catholique est aussi un chant admirable : on l'entendoit en grec au x^e siècle, lorsque l'empereur de Constantinople paroissoit dans l'hippodrome. Du spectacle il passa à l'Église : autre temps fini.

PROSE.

TILLOTSON. TEMPLE. BURNET. CLARENDON. ALGERNON SIDNEY.

Avec le règne de Charles II une révolution s'opéra dans le goût et dans la manière des écrivains anglois. Abandonnant les traditions nationales, ils commencèrent à prendre quelque chose de la régularité et du caractère de la littérature françoise. Charles avoit retenu de ses courses un penchant aux mœurs étrangères : Madame Henriette, sœur du roi, la duchesse de Portsmouth, maîtresse de ce roi, Saint-Évremond et le chevalier de Grammont, exilés à Londres, poussèrent de plus en plus la restauration des Stuarts à l'imitation de la cour de Louis XIV : la prose gagna à ce mouvement du dehors ; la poésie y perdit.

Tillotson épura la langue de la chaire sans s'élever à l'éloquence. Le chevalier Temple fut le d'Ossat de l'Angleterre, mais il est fort inférieur à notre grand diplomate, par les vues et le style de ses *Observations, Mélanges et Mémoires*. La philosophie compta Locke, la littérature proprement dite Hamilton, modèle d'élégance et de grâce, Shaftesbury, élève de Locke, et fils d'un père corrompu. Voltaire vante Shaftesbury, ennemi de la religion chrétienne. Les ouvrages de cet auteur ont été réunis sous le titre de *Characteristics of Men*. Les idées des *Characteristics*, que voile d'ailleurs une élocution embarrassée, sont tombées dans le domaine des lieux communs par les apports continuels des ans.